

## Journal d'un médiophobe

10 h 34. Je rentre dans la station Montparnasse; 100 mètres de couloir tapissé d'affiches, souvent répétées... Je dois passer dans cet étroit boyau sous l'œil de ces pancartes qui guettent le moindre de mes faux pas pour m'obséder pour le reste de la journée jusqu'à ce que j'obéisse à leurs injonctions. Elles ne m'auront pas; j'avance le regard vissé au sol, malgré tout humilité d'avoir ainsi à baisser le regard devant elles. Je les connais assez pour savoir que c'est inutile de vouloir les braver ici, à forces inégales. Dans la rame, ce sont celles qui font 4 mètres par 3 qui prennent le relais, sans parler des affichettes dans le wagon lui-même. Même tactique, regarder le sol, les vêtements des autres passagers, leur visage si ce n'est pas trop inconvenant. Parfois le ciel, s'il s'en présente. J'ai beau ne pas les regarder je les vois du coin de l'œil avant d'y avoir pensé. Mon entraînement de longue date me garantit une vivacité suffisante pour ne pas prendre 98 des balles sur 100. En bus, la même chose, mais là au moins le ciel, les bâtiments, les arbres sont plus accessibles au regard — attention cependant, dès que la tension se relâche dans l'aquarium c'est une morue qui vous habille ou un bellâtre qui vous parfume de sa gueule de raie. Pire que la pub, les « oeuvres d'art », peintures murales, concours de photo, images qui, elles, n'en sont même plus à vous vendre ingénument du comportement d'achat : là c'est la morale la plus sèche, exprimée sur le ton de la remontrance, qui vous frappe si vous ne savez détourner le trait à temps. Pire encore que la pub et l'art il y a encore le cracrafit qui vous attend là où vous pen-

siez être tranquille, coin de fenêtre, vitre ou montant de porte... Puis encore les messages ineptes sur les t-shirts heureusement illisibles,

contrairement aux marques sur les vêtements et les chaussures, les sacs, placés juste là où on ne peut pas les rater.

En taxi il ne faut pas baisser sa garde. Exiger du chauffeur qu'il éteigne sa radio; lui, il est gavé jusqu'aux os et n'entend plus rien des

voix hypercompressées martelant un cerveau mort ou qui affiche complet, mais la propagande ne renonce jamais à pouvoir en pousser davantage d'un coup sec.

Dans les lieux publics et ceux de l'administration, les écrans désormais ont une corde de plus à leur arc : ils gigotent. Encore plus dur de les éviter. À La Poste je n'hésite pas à ouvrir mon parapluie, qui devient un parme-dia, pour en cacher un. Les employés font la grimace, sentent le reproche. Dans les toilettes du café, au-dessus de la chasse d'eau, encore un écran. Mais là je riposte d'un sticker « c'est de la merde » solidement collé au milieu. Mon ouvrier imprimeur m'a fabriqué de la bonne came, quasiment indécorable.

En rentrant chez moi, acheter un billet de train par télétransmission. Les bandeaux et les bannières jaillissent, il faut avancer à la machette, pousser, cliquer, presque impossible de parer au piège des instants d'attente ou d'anxiété où le message passe à plein.

Pourtant à l'issue de longues années de terrain, bien des blessures et des lattes au corps à corps, j'ai acquis une certaine endurance : glisser in extremis hors de la trajectoire du projectile d'une part, et aussi décomposer mentalement le contenu des ordres pour les réduire à des abstractions désarticulées, déchues de leur pouvoir de pénétration... là, on s'avance résolument à l'assaut de sa propre folie et l'on gagne ses galons. Mais il faut de l'ancienneté... Si l'humanité avait à cœur de se défendre, elle formerait sa jeunesse au lieu de la jeter en pâture à toute cette destruction psychique considérée comme « le monde normal ».



## Le fils d'une sagesse

L'hypersensibilité à la voix médiane continue à ne pas être reconnue; ou plutôt, pour parler juste, ce qui est ignoré c'est l'absence de sensibilité totale de la masse, sur laquelle il faut frapper à la masse pour qu'une réponse soit de plus en plus laborieusement obtenue, forme d'invalidité dont les plus délicats, pas encore complètement mutilés, font les frais en ayant à subir injonctions, aboiements, matraquage propagandaire dont la bête de somme se trouve juste un peu chatouillée, pendant que les gens corrects sont obligés de se jeter sous la table en attendant la fin du bombardement.

Quoi qu'il en coûte à ces derniers s'ils ne comprennent pas à temps qu'il leur faut prendre le pari de s'exclure totalement et définitivement d'une telle fusillade à bout portant, il faut aggraver les frappes, augmenter les doses, stigmatiser les résistances par le harcèlement le plus systématique, tel que la technique moderne non seulement le permet, mais l'exige. Nous sommes donc ici les censeurs d'une propagande molle, pusillanime, de stratégies promotionnelles timides. Il faut, les gars, passer à la vitesse supérieure. La concurrence gronde, les esprits font l'école buissonnière : il faut à toute force contraindre davantage, et partout. Sortez vos idées de secours, vos principes de dernier recours quand la famine guette vos enfants qui doivent faire de bonnes études en Californie. Vous savez ce que ça coûte? Alors au boulot. Détruisez les frontières barrières, laminez vos scrupules, soignez-les en étant de la dernière mauvaise foi avec la loi.

Le résultat triera le grain : l'ivraie ira à vau l'eau, sa désatination fatale, la bonne semence comprendra l'importance de demeurer à respectueuse distance de toute cette glaire gluante, glapissante, qui détruit tout, et qui doit être « traitée » comme un dossier à boucler.

Notre détermination n'a rien à voir avec le cynisme politicien, même s'il est de ceux que nous stigmatiserions dans ses faiblesses et là où il prête le flanc à la critique (si on avait le temps), comme nous lui fournirions plus ample indication sur la façon de moderniser ses méthodes décatées (s'il nous payait pour ça). Mais la rupture est consommée et c'est le désarmement, sur le fond pour une certaine

catégorie de personnes, et derrière nos attitudes guerroyeuses visant le trépas, auquel nous procédons. C'est pour cela que nous allons fouiller tous les replis du temps qui se présentent à nous; pas pour y forer des données à l'intention de l'industrie, mais pour reprendre le fil d'une sagesse bien souvent brisé, flottant au vent, emmêlé dans de vieux buissons de ronce. Nous désenchevêtrons, renouons, retrouvons le bout. Réenfilons. On brode sans doute, c'est notre côté vieille parque qui aime les rubans et les initiales désuètes; ça nous rend peu crédibles, pas servis sur un plateau, ça ne change rien sur le fait que c'est nous, et rien qu'enouille, qui travaillons vraiment.



Qu'est-ce qu'un médiophobe? C'est une personne de sensibilité normale, s'enquérant naturellement des objets qui viennent à sa rencontre. Si ces objets sont en trop grand nombre elle se trouble, perd toute capacité à conserver sa présence d'esprit et doit se protéger de l'orage médiatique qui gronde à chaque seconde du périmètre individuel aujourd'hui.

Cet état de fait concerne beaucoup de monde, mais est généralement traité comme suit : ce vagissement cosmique d'âneries tonitruantes est désigné du nom de « richesse de l'actualité », « diversité d'opinions » et autres euphémismes dont la roquerie flagorneuse du journalisme a le secret depuis l'ennui des temps, dont elle procure prétendument antidote en « donnant des clés » de lecture, etc.

Mais la vérité que tout médiophobe ne peut manquer d'apercevoir dès qu'il a pris ses distances, c'est que ce n'est pas un discernement raisonnable que l'on peut attendre dans un mode ou un autre de tri, mais seulement la réponse précipitée, irréfléchie, au sentiment de la terreur, de l'urgence et en fin de compte, au volume de la voix qui domine le tumulte, qui l'emporte. « L'actualité » a ses priorités, qui ne sont que celles de l'envolement le plus primitif : argent, sécurité, loisirs... la chanson est célèbre.

Aussi la médiaphobie qui sait émettre, transmettre, et non recevoir en pleine tronche en surasant sur ses derniers chichos « même pas mal! » n'est-elle pas une maladie, mais son contraire, une attitude sage, permettant encore d'entendre les choses dans ce qu'elles ont à dire, qui est forcément ténu.

Il faut juste subir le mépris condescendant et réprobateur de ceux qui vous regardent comme « asocial », pas curieux des « faits de société », et vite considéré comme ayant des problèmes psychologiques de rapport au monde, pour lesquels des armées de praticiens qui font peur nous attendent de pied ferme.

Heureusement que le médiophobe, qui a eu

le temps de s'interroger sur la fermeté réelle du sol sur lequel ce pied lattend, peut lui faire un pied de nez d'une vigueur non pareille. Le monde n'est tout de même pas circonscrit à cette misérable et minuscule bulle de savon qui s'enfle à la taille d'une planète et qui a tout compris. Le monde et la société et la civilisation existent... mais pas là où leur véritable absence est criante.

## Le fur

Puis on va subissant de moins en moins au fur et à mesure que, purgé du harcèlement mental, le monde apparaît dans sa vraie position originelle, qui n'est pas l'enfantillage médiatique. Sans doute la technique a sa force unique et dominante, incontestablement. Loin de nous de vouloir nous jeter sous ses roues. Mais la technologie, l'instrumentation proprement dite, est une caisse, de jouets, de supermarché, d'explosifs, de poisons, de tout, dans laquelle nous puisons à parts égales avec toutes les puissances les plus respectées pour leur taille. Les mots, les moyens techniques langagiers nous ne citer qu'eux, n'appartiennent à personne en particulier; sinon à ceux qui apprennent le mieux à les articuler ou à s'amuser avec eux; par exemple, rien ne plaît comme celui qui saura dramatiser, montrer sous un jour heureux, ce qui habituellement glace d'angoisse. Le sage, l'astucieux, sera de bien vivre sa médiaphobie sous un autre nom que celui de médiaphobe, celui de « le fur », celui qui saura considérer la médiaphilie comme ce qu'elle est, une manie compulsive, démente, dévoratrice, qui

ne veut rien d'autre qu'augmenter la dose et ignorer son mal. C'est pour cela qu'il saura la traiter, selon les cas, par le sevrage intégral en cellule de dégrèvement, comme par l'augmentation des doses destinées à laisser le tox s'embourber lui-même, cause perdue, dont il faut détacher l'individu d'un vrai monde, d'un vrai corps social qu'il met en danger.

# Gigazine 5 le bouclier

## ton

déclamatoire, persifleur, docte, concon™, enjoleur, engeoleur, idiot, éminent, poétique, héroïque, idyllique, élégiaque, grossier, familier, camelot, enlevé, inspiré, déjeté, plat, ému, pathétique, convenu, ridicule, sorcier, conquérant, minable, ingénu, roué, banane, assassin, vengeur, menteur, emporté, froid, méchant, comique, burlesque, journaliste, scandaleux, outré, finaud, patate, chou, mignon, attachant, on aurait tort de croire un mot de tout ce qui se raconte, comme de ne pas y adhérer à 300 %. Ce qu'il faut comprendre, c'est que ce sont les mots qui s'expriment sans la moindre innocence, ni le plus petit scrupule de la part de celui qui les sort de leur boîte pour les reposer sur les étagères, ni la moindre pitié de ta part. Je travaille. C'est du boulot. Ni rémunération, ni vacances, ni retraite. Ni pause déjeuner ni ticket reste-au-rang. On ne rend pas la monnaie. Sinon celle de ma pièce, du boulevard. Ni garde-fou, ni harnais de sécurité, du sans filet. Quand je tombe c'est la tombe.

À ces dernières « réflexions », qui ne verra grouiller les mots par et pour eux-mêmes, sans égard pour l'artisan qui les agence comme tout le reste, sons, images ? Enfin, la seule résultante sensible, parfaitement exacte, ici même, consiste en le déploiement d'une circonstance autre. L'époque a tourné. Le langage ne vient plus comme on pouvait s'y attendre et c'est bon signe que cela se manifeste. Qui peut encore lire les mots comme des « faits » ? Qui peut encore ne pas lire les mots comme seuls « faits » ? Qui n'a pas encore compris que la question n'est pas là, plus jamais là ? On respire mieux. La vue se dégage. On regarde, Poëil se baigne d'une lumière plus large, plus tranquille, il est plus ouvert, autre, lavé, battu d'avoir été trop lessivé mais plus confiant. Oui ; encore des mots, des phrases. Rien du tout. Et pourtant nous seuls amers dans une navigation sans carte et déboussolée. Ohé ? Tu es encore là ? Prends ma main, elle est forte aussi, comme la tienne quand elles ont décidé de se nouer sans défaut, retenons-nous pour nous souvenir et nous ancrer dans nos yeux qui s'attachent et se lient. Dans notre regard un monde naît. Contact !

Tout médiaphobe lucide, qui bataille au jour le jour contre l'envahissement du flot constant de la logorrhée publi-vindicative médiatique, doit se munir des moyens défensifs qui s'imposent. Chez Lassitude, nos



laboratoires travaillent jour et nuit à fournir de nouvelles possibilités de résistance et de contre-attaque, légitime défense implicite ; toutes choses qui, en un temps où tout et tant de choses prétendent se publier, sont tenues sous le plus entier silence – lequel fait nos affaires.

Ainsi nos ateliers secrets façonnent une imagerie visuelle et textuelle conséquente. *Lassitude Actualités 7* se place sous la protection de l'Adam de Notre-Dame ; le Musée de Cluny où l'image est prétendument, comme toutes ces crucifixions et figures pieuses, sécularisée, est dûment prévenu que les visiteurs venant la contempler et emplir leur regard de sa bienfaisante présence, ne sont pas dangereux ni iconoclastes. TXT 13 et le hors série proposent aussi des diaramas qui font écran à ce harcèlement qui fait perdre la tête à tous nos contemporains sans exception. Enfin c'est le Gigazine 5 qui consacre toutes ses pages aux recherches de Gurum



Protorino (Milan) concernant les effets propitiatoires de certains signes, telle le sigle Giga, dont des études très poussées ont

révélé une puissance de bouclier anti-médiatique sans précédent. Sans doute, la seule véritable défense contre l'invasivité des messages du *Mass Age*, comme on dit déjà outre-Atlantique ; pour ne pas dire *Media Age* (comme une sorte de « Moyen » - Âge d'un autre ordre), la seule manière de riposter à un mal est-il de lui opposer un mal plus grand – c'est Giga. Comme la seule façon de s'extirper une ritournelle de la tête est de la supplanter par une autre, plus obsédante ! Pourtant l'image Giga, selon notre chercheur italien, a des implications qui dépassent ce simple jeu d'une surenchère. Rendez-vous sur-le-champ dans les lignes explosives du Gigazine 5 pour en savoir plus ; c'est un ordre, on ne discute pas !

## mots

MOTS EMPLOYÉS PAR LA CRITIQUE FRANÇAISE (relevés par Goethe)  
Mots de blâme, abondants. – A. Abandonné ; absurde ; arrogant ; astuce. – B. Bafoué ; bête ; bêtise ; bouffissure ; bourgeois ; boursofflure ; bouquin ; boutade ; brisé ; brutalité. – C. Cabale ; cagot ; canaille ; carcan ; clique ; contraire ; créature. D. Déclamatoire ; décrié ; dégoût ; dénigrement ; dépourvu ; dépravé ; désobligeant ; détestable ; diabolique ; dur. – E. Échoppe ; enflure ; engouement ; ennui ; ennuyeux ; énorme ; entortillé ; éphémère ; épluché ; espèce ; étourneau. – F. Factice ; fadaïse ; faible ; fainéant ; fané ; fastidieux ; fatigant ; fatuité ; faux ; forcé ; fou ; fourrer ; friperie ; frivole ; furieux. – G. Gâté ; gauchement ; gaucher ; grimace ; grossier ; grossièrement. – H. Haillons ; honnêtement ; honte ; horreur. – I. Imbécile ; impertinence ; impertinent ; impuissant ; incorection ; indéci ; indéterminé ; indifférence ; indignité ; inégalité ; inguérissable ; insipide ; insipidité ; insoutenable ; intolérant ; irréflichi. – J. Jout. – L. Laquis ; léger ; lésiné ; louche ; lourd. – M. Maladresse ; manque ; maraud ; mauvais ; médiocre ; méprise ; mépris ; mignardise ; mordant. – N. Négligé ; négligence ; noir-

ceur. – O. Odieux. – P. Passable ; pauvrete ; pénible ; petites-maisons ; peu propre ; pie-grièche ; pitoyable ; plat ; platitude ; pompeux ; précieux ; puérilité. – R. Rapsodie ; ratatiné ; rebattu ; réchauffé ; redondance ; rétréci ; révoltant ; ridicule ; roquet. – S. Sans succès ; sans souci ; sifflé ; singerie ; somnifère ; soporifique ; sottise ; subalterne. – T. Terrassé ; tombé ; traîné ; travers ; triste. – V. Vague ; vide ; vexé ; vieilleries ; volumineux. Mots d'éloge, donnés avec parcimonie. – A. Animé ; applaudi. – B. Brillant. – C. Charmant ; correct. – E. Esprit. F. Facile ; finesse. – G. Goût ; grâce ; gracieux ; grave. – I. Invention. – J. Justesse. – L. Léger ; légèreté ; libre. – N. Nombreux. – P. Piquant ; prodigieux ; pur. – R. Raisonnable. – S. Spirituel. – V. Verve.



## je m'édite

Quelle est cette incroyable absurdité des éditeurs, des auteurs, des libraires, salons, lecteurs, etc. ? En un temps où l'auto-édition est devenue une facilité (car écrire et se publier se peuvent bien plus librement), tout ce petit monde de la production industrielle du livre est un enfant qui joue à la grande personne. Le cinéma, n'en parlons pas. Aussi le ton que tout cela doit emprunter est infantile au possible. De « vrais » livres, romans, films, tels qu'une tradition qui caquette et radote en aurait fixé les canons à perpétuité, voilà toute l'idée simplette !

Mais avec la possibilité de l'autoédition intégrale, c'est aussi la nature du dire qui est débarrassé du dictat du client, et qui peut en dire bien plus long qu'autrefois. Cette autoédition n'est bien évidemment pas celle d'un autoentrepreneur qui lancerait sa startup dans la perspective de devenir lui-même un « grand de la profession », mais une édition à part entière, autonome, ne visant pas la création d'entreprise, mais la création. Qui n'est jamais une entreprise.

Soyons modernes, puisque la modernité



nous projette en avant, à quoi bon freiner des quatre fers ?

Passons sur la justification de l'économie, qui annonce qu'il y a du sérieux quand il y a affairisme, argent, de la production d'objets spectaculaires donc du « vrai ». Quel rapport avec l'écriture ?

Tout le monde sait que cette production est un invraisemblable gâchis, sans parler de la démeence et, encore, de la puérilité qui marche avec.

Eh non, il n'y a plus grand profit à écrire, à filmer, à composer, entendu selon des critères corrects. Tant mieux. Voilà qui a fait déjà fuir bien des charognards à tire d'ailes ; quant aux non-lecteurs, comment disparaîtraient-ils puisqu'ils ne sont pas ! Sans doute, je fournis gratuitement du « contenu de programme » à qui fait payer son accès. Je me dédommage bien par la liberté de mes propos et la relation est bien moins pourrie qu'avec le « monde du spectacle » démodé, dépassé par ses propres « évènements ». *Héradote*

# encore... un épisode de la remoralisation

Les marques des produits signalant qu'elles reversent des subsides aux « plus défavorisés » ne croient pas si bien dire. D'après elles, on l'aura compris à mi-mots, les défavorisés sont ceux qui manquent des biens dits de première nécessité, nourriture, vêtements, médicaments, etc. Or cette vue sur l'homme est une façon de le considérer comme une espèce de bête livrée à ses instincts les plus élémentaires, comme un animal.

Cependant l'homme n'est pas cela, il est l'animal rationnel, et sa première nécessité est métaphysique. Il n'est pas un quadrupède qui, une fois rassasié, commencerait, pour occuper sa digestion, à s'intéresser à des choses « culturelles » d'importance secondaire.

L'homme a des désirs qui précèdent un simple appétit de se nourrir. Celui qui n'en a ni conscience ni connaissance est

donc celui qui est défavorisé au premier chef ; ainsi des marques de produits qui semblent l'ignorer.

Il est donc normal que ces marques et leurs affidés soient, comme c'est le cas, les défavorisés qui reçoivent une aide. Ils sont bien les plus malheureux, hypocrites ou imbéciles (les deux) qui doivent être assistés. Leur mention sur les conditionnements est donc parfaitement exacte.

Le monde, rattrapé par lui-même, se remoralise. C'est bien naturel, puisque le mensonge ne pourra pas mentir sans l'existence de la vérité. Cette dernière domine toujours, en toute circonstance. Elle se voile ou se dévoile, selon les moments, mais cela revient au même.



le journal est une publication des presses de lassitude. INFO@LASSITUDE.FR LASSITUDE.FR GRATUIT FRANCE 2016 — VI

